

## Quand le malheur frappe

### Job : en-quête du Dieu juste

## Quand le malheur s'abat sur le juste

---

#### AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au **glossaire**, soit à des **compléments pédagogiques**. N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte.

---

#### 1. Pour entrer dans le texte

Les deux premiers chapitres en prose du livre de Job présentent un récit en forme de conte. Le début pourrait être : « Il était une fois au pays de Ouç un homme du nom de Job... ». On y découvre des répétitions importantes (1,6-8 repris en 2,1-3a), des expressions stéréotypées (« *moi seul j'en ai réchappé* », en Jb1,15.16.17.19) et des amplifications (le nombre des têtes de bétail que possède Job). Ce constat nous oriente vers une lecture qui ne cherche pas la vraisemblance de détail, mais une réflexion plus globale et pédagogique.

Ce conte développe une forte progression dramatique en plusieurs épisodes :

- 1) Jb 1,1-5 : Présentation du héros de l'histoire, Job, pieux et richissime éleveur de bétail.
- 2) 1,6-12 : A la **cour céleste**, controverse entre Dieu et l'**Adversaire** au sujet de Job.
- 3) 1,13-22 : Premiers malheurs infligés à Job, qui perd tous ses biens et ses enfants.
- 4) 2,1-6 : Deuxième manoeuvre de l'Adversaire pour mettre à l'épreuve la fidélité de Job.
- 5) 2,7-10 : Job, frappé dans son intégrité physique, refuse de maudire Dieu.
- 6) 2,11-13 : Arrivée des amis de Job, atterrés par l'ampleur de son malheur.

La caractéristique particulièrement remarquable de ce conte, c'est son déroulement sur deux niveaux :

- le niveau humain, terrestre, correspondant aux épisodes 1), 3), 5) et 6), celui de Job avec sa famille, sa femme et ses amis.
- le niveau céleste, épisodes 2) et 4), celui du débat entre Dieu et l'Adversaire, qui met en doute la fidélité de Job et obtient sa mise à l'épreuve par de terribles malheurs.

Ces deux niveaux sont totalement séparés. Il n'y a aucune communication entre Dieu ou l'Adversaire et Job. Celui-ci ignore totalement la cause des malheurs qui l'accablent. Il demeure confronté à l'oppressante question du « pourquoi ? » de tant de souffrances.

Le lecteur du récit, par contre, la connaît et bénéficie ainsi d'une vision d'ensemble. Il est à même de suivre le suspense dramatique engagé : Job va-t-il tenir bon dans sa foi/fidélité à Dieu ou au contraire tout renier et donner ainsi raison aux insinuations de l'Adversaire ?

Lorsqu'on parle de vision d'ensemble, il convient de rappeler que le récit en prose présente une sorte de grande parabole sur l'action de Dieu et les questions qu'elle pose en relation avec sa justice. La représentation de Dieu comme souverain d'une cour céleste et sa confrontation avec l'Adversaire sont une sorte de mise en scène. Il s'en dégage une image de Dieu qui va être mise en question dans la suite du livre. Le lecteur ne doit pas y voir une représentation définitive de Dieu.

A remarquer encore : dans ce récit en prose, dont l'épilogue est situé à la fin du livre en 42,7-17, le personnage de Job s'exprime peu ; il ne livre pas ses états d'âme, à la différence des chapitres en poésie qui viennent ensuite. Ses déclarations vont à l'essentiel et indiquent sobrement sa façon de se situer devant Dieu. Tout est dit en deux versets ! (Jb 1,21 et 2,10).

Dans sa vision globale, le lecteur comprend que Job donne par là la réplique aux insinuations de l'Adversaire (voir 1,11 et 2,5), alors qu'il ignore tout de ce débat au niveau céleste.

### **Consignes pour la lecture :**

Observer les dialogues présents dans ce récit. Quels sont les personnages qui s'expriment et dans quel ordre ? Quel est le ton de chaque discours ?

## 2. Pour éclairer la lecture

### 1) Jb 1,1-5: Présentation du héros de l'histoire, Job, pieux et riche éleveur de bétail

« Il y avait au pays de Ouç un homme du nom de Job » (v.1). Le pays de Ouç est situé en Edom, au sud-est de la Mer Morte, hors du [territoire d'Israël](#). Job est donc un étranger, ce qui donne une dimension universelle à son histoire. Le nom de Job est dérivé du verbe âyav : « être hostile, traiter en ennemi », d'où : « celui qui est attaqué, considéré comme un ennemi ».

Job est présenté tout d'abord par ses qualités morales et spirituelles. Il est décrit par deux paires d'adjectifs : « *intègre et droit* » et « *craignant Dieu et s'écartant du mal* ». Le premier de ces qualificatifs ne veut pas dire seulement que Job est un homme honnête et incorruptible ; le terme désigne la plénitude, la totalité, la perfection. Job est l'homme accompli, entièrement tourné vers la volonté de Dieu, comme Noé (Gn 6,9) et Abraham (Gn 17,1). Il est aussi *droit*, c'est-à-dire juste dans ses relations avec ses semblables. La *crainte de Dieu* est la reconnaissance de son autorité, attitude de foi qui se traduit par l'obéissance à ses commandements (voir Dt 6,2 ; 10,12-13) ; le refus de pratiquer le mal en découle. Cette description du caractère de Job présente une image idéale de la nature humaine selon les critères de la **Sagesse** ; elle fait de lui le type même du juste.

Dans cette présentation, Dieu est désigné par son nom plus général : **Elohim**. Cela correspond au caractère universaliste de l'histoire de Job. Ailleurs dans Jb 1-2 apparaît le nom révélé *Yahweh* (**YHWH**), qui est propre à la tradition israélite. Dans les chapitres en poésie, c'est le nom *Eloah*, nom poétique pour *Elohim*, qui apparaît ; il insiste sur la transcendance de Dieu et sa puissance universelle.

Les v.2-3 mentionnent les richesses et la plénitude de vie de Job. D'abord comme père de famille comblé, puis comme propriétaire d'un immense cheptel et de nombreux serviteurs. Une nombreuse descendance, en particulier des fils, et de grandes richesses sont considérées, dans la sagesse traditionnelle, comme les signes de la bénédiction de Dieu accordée aux justes (Ps 112,1-3; 127,3-5; Pr 3,7-10).

Le constat final exprime avec emphase la réussite totale de Job, non seulement économique mais aussi politique et même internationale : il est « *le plus grand de tous les fils de l'Orient* ».

Les v.4-5 soulignent le scrupule religieux de Job et son souci pour ses enfants, qui vivent dans l'abondance et dans l'harmonie. Il est précisé que ses filles sont aussi conviées à festoyer avec leurs frères, ce qui n'allait pas de soi dans une société patriarcale. Job prend au sérieux le risque d'encourir le jugement de Dieu en cas de désobéissance aux commandements, même seulement en pensée : « *peut-être mes fils ont-ils péché et maudit Dieu dans leur coeur !* » En hébreu, on a littéralement au v. 5b « *péché et béni Dieu* ». Le rédacteur biblique craint de mentionner le verbe maudire avec Dieu pour objet et note son inverse positif (même procédé plus loin en 1,11 ; 2,5.9.). Job offre pour chacun de ses enfants un **holocauste**. C'est l'offrande la plus grande qu'on puisse faire à Dieu, pour l'honorer ou, comme ici, expier une faute.

## **2) 1,6-12 : A la cour céleste, controverse entre Dieu et l'Adversaire au sujet de Job.**

V.6 Le récit change de niveau et introduit le lecteur dans la salle d'audience du Seigneur, le jour même où les « *Fils de Dieu* » sont convoqués pour se présenter devant lui. Cette scène est inspirée par les représentations de la cour céleste qu'on rencontre dans les religions du Proche-Orient. Mais elle est adaptée au contexte monothéiste ; les « *Fils de Dieu* » sont ici des créatures célestes (anges) qui entourent le Seigneur. On trouve la même représentation en 1 R 22,19-22.

Un personnage particulier fait alors son entrée dans cette assemblée : *l'Adversaire*, en hébreu *le satan* (avec l'article), nom tiré d'un verbe signifiant : « *traiter en ennemi, être un adversaire* ». Il figure parmi les créatures célestes et il exerce une fonction particulière : rôder sur la terre, inspecter, chercher les faiblesses et les failles des êtres humains pour ensuite les accuser auprès du Seigneur. Il agit comme une sorte de procureur. Il peut ainsi être nommé *l'Adversaire* ou *l'Accusateur*. Il est fait aussi mention de lui en Za 3,1 où il met en accusation le grand-prêtre Josué.

A noter qu'ici, Il n'intervient pas comme une entité divine, une sorte d'anti-Dieu, comme on le représente dans des textes plus récents et où il est nommé Satan (sans article, comme un nom propre, voir 1 Chr 21,1).

v.7. C'est le Seigneur qui amorce le dialogue avec l'Accusateur. Sa question : « *d'où viens-tu ?* » fait apparaître son rôle d'inspecteur de la terre et des humains.

v.8 Le Seigneur attire l'attention de l'Accusateur sur Job, dont il vante la rectitude morale et la piété avec les termes mêmes qui le caractérisent en 1,1. Il le présente comme son « *serviteur* », terme qui s'applique dans l'AT aux hommes de Dieu et aux prophètes et souligne, non sans une certaine fierté pour sa créature « *qu'il n'a pas son pareil sur terre* ».

v.9 L'Adversaire répond par une question : « *est-ce pour rien que Job craint Dieu ?* ». C'est l'insinuation qui va déclencher tout le drame. L'Accusateur sous-entend que la piété de Job est intéressée : il a bénéficié des largesses et de la protection divine (« *Ne l'as-tu pas protégé d'un enclos ?* »). Sa fidélité n'aurait-elle pas pour seul but de continuer à les recevoir ?

D'où le défi lancé au v.11. L'Accusateur parie que, privé de tout ce qui fait sa richesse, Job va considérer que Dieu a rompu son « *contrat* » de protecteur du juste et en viendra à le « *maudire en face* » (acte gravissime, entraînant la peine de mort selon la loi d'Israël, voir Lv 24,15-16). A noter que l'Adversaire ne revendique pas d'agir lui-même contre Job ; il voit plutôt le Seigneur « *étendre sa main* » contre lui.

V.12 Le Seigneur accepte de relever le défi et donne liberté d'action à l'Adversaire pour attenter aux biens de Job, mais pas à sa personne.

On a émis la thèse que l'intervention de l'Adversaire serait une insertion secondaire dans le récit. A l'origine le Seigneur aurait pris seul l'initiative de mettre son serviteur à l'épreuve, ce qui correspond bien aux déclarations de Job considérant que ses malheurs sont dus à la seule volonté du Seigneur (voir Jb 1,21 : « *le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté* » et 2,10 : « *nous acceptons le bonheur comme un don de Dieu, pourquoi pas aussi le malheur ?* »). On aurait ensuite introduit le personnage de l'Adversaire / Accusateur pour décharger la responsabilité du Seigneur dans les malheurs infligés à Job. On aurait ici un procédé analogue à celui mis en oeuvre par l'auteur du livre des Chroniques lorsqu'il attribue à Satan (ici sans article) l'initiative d'inciter David à recenser le peuple d'Israël, acte d'orgueil considéré comme une offense à Dieu (voir 1 Ch 21,1). Alors que dans le livre de Samuel, de rédaction plus ancienne, c'est le Seigneur lui-même qui pousse dans sa colère David à le faire (2 S 24,1). Cette

hypothèse est une possibilité. Mais on remarque dans notre récit que le pouvoir de l'Adversaire est limité. Il ne peut agir qu'avec l'autorisation du Seigneur. La responsabilité de frapper Job est donc en dernier ressort celle de Dieu.

### **3) 1,13-22 : Premiers malheurs infligés à Job, qui perd tous ses biens et ses enfants.**

v.13 Le récit revient sur terre, dans le monde de Job. Il présente aussi un jour particulier (« *et le jour advint* », comme en Jb 1,6) marqué par la tenue d'une assemblée, celle des enfants de Job réunis chez leur frère aîné pour festoyer et se réjouir ; rappel de l'opulence et de l'harmonie caractérisant la vie de toute la famille. Mais c'est le jour où tout va basculer.

v. 14-19 Une série de malheurs, dans lesquels le lecteur reconnaît l'oeuvre de l'Adversaire, vont s'abattre sur Job. Quatre porteurs de mauvaises nouvelles arrivent successivement auprès de lui. La narration prend ici une tournure dramatique, avec les formulations répétées : « *il parlait encore quand un autre survint...* » (v.16,17,18) et « *seul j'en ai réchappé pour te l'annoncer* » (v. 15b,16b,17b,19, b).

Job apprend ainsi coup sur coup la disparition de ses riches troupeaux, victimes de la rapacité des pillards nomades et aussi des éléments déchaînés (le « *feu de Dieu* » désigne la foudre, voir Ex 9,23). Finalement survient l'annonce de la mort de tous ses enfants réunis chez le fils aîné, ensevelis sous les décombres de la maison renversée par la tempête. En référence à la déclaration de 1,12 « *tous ses biens sont en ton pouvoir* », on remarque ici la logique patriarcale qui considère les enfants comme possession de leur père.

V.20-22. La réaction de Job est décrite sobrement. Il commence par accomplir les gestes de deuil, puis se jette à terre dans la posture de l'adorant. Il évoque sa situation en citant une parole de sagesse : « *Sorti nu du ventre de ma mère, nu j'y retournerai* » (voir Qo 5,14). L'expression, très condensée, met en parallèle la nudité du nouveau-né et celle du mort au moment de sa mise en terre (image du sein de la terre, mis en parallèle avec le sein maternel). Job fait de manière très crue le constat de son état de créature fragile et dépouillée. Qu'il met ensuite en relation avec l'oeuvre du Seigneur : « *le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté* ». Pour Job, tout vient de Dieu exclusivement. Sa richesse et

sa descendance, pour lesquelles il ne s'attribue aucun mérite. De même, les tragiques événements conduisant à son dépouillement ne peuvent provenir que de l'action du Seigneur, qu'il ne remet pas ici en question, ni ne cherche à expliquer. Job reprend ici la conception traditionnelle de la souveraineté de Dieu sur tous les événements, quel qu'ils soient, même les plus tragiques (voir Dt 32,39 et Esaïe 45,7).

En finale vient l'ultime déclaration qui résout le suspense du défi lancé à la cour céleste (dont Job ignore tout) : « *Que le nom du Seigneur soit béni !* ». La bénédiction exprimée envers Dieu peut être à la fois à une action de grâce pour le bien que Dieu a fait et une remise à la grâce de Dieu pour ce qui est à venir. Pour Job les malheurs infligés par Dieu n'ont pas détruit la relation qu'il vit avec lui, et qu'il continue à exprimer par la prière la plus noble qui soit pour un croyant : bénir le nom de son Seigneur. Par ces paroles, les insinuations de l'Accusateur sont réduites à néant.

Au v. 22, le narrateur confirme que Job ne se charge d'aucun péché et ne fait aucun reproche au Seigneur.

#### **4) 2,1-6 : Deuxième manoeuvre de l'Adversaire pour mettre à l'épreuve la fidélité de Job.**

Nouvelle audience à la cour céleste. C'est l'occasion d'une reprise du dialogue entre le Seigneur et l'Accusateur, dans les mêmes termes qu'à la rencontre précédente (les v. 2,1-3a reprennent 1,6-8). A cette répétition typique du genre conte s'ajoute le constat du Seigneur : « *Il persiste dans son intégrité, et c'est bien en vain que tu m'as incité à l'engloutir* » (v.3). L'intégrité de Job est ici le maintien de sa fidélité et de son respect envers le Seigneur malgré ses malheurs. Par les mots « *tu m'as incité* », le Seigneur reconnaît s'être laissé influencer par l'Adversaire. La mise à l'épreuve de Job, englouti dans le malheur, aura été une vaine tentative de démasquer chez lui une foi intéressée et fragile.

Mais l'Accusateur ne s'avoue pas vaincu et lance une nouvelle insinuation à l'encontre de Job. Elle commence par une formulation proverbiale : « *peau pour peau* » qu'on pourrait paraphraser : pour « *sauver sa peau* », l'homme accepte la perte de ses biens et même la mort des autres. Mais si Job est touché dans sa chair, il en viendra cette fois-ci à maudire Dieu.

A nouveau, le Seigneur accepte de relever le défi. Il remet Job au pouvoir (litt. *dans la main*) de l'Accusateur, avec la réserve de ne pas attenter à sa vie. Il est vrai qu'un Job mort ne pourrait plus exprimer ni bénédiction ni malédiction envers son Dieu (voir Es 38,18 et Ps 6,5-6) et que l'épreuve serait ainsi annulée.

### **5) 2,7-10 : Job, frappé dans son intégrité physique, refuse de maudire Dieu.**

Job est frappé d'une *lèpre maligne* (TOB) ou d'une ulcération (FC : *maladie de peau*). Ce mal l'éprouve doublement : il lui inflige une souffrance insupportable et lui donne un aspect repoussant et inquiétant, qui provoque son exclusion sociale ( on craignait la lèpre et on obligeait alors les malades de la peau à vivre à l'écart, voir Lv 13,45-46). Job se retrouve sur la décharge publique, où l'on déversait ordures, cendres et débris de poteries cassées.

Un nouveau personnage apparaît alors : la femme de Job, seule survivante de sa famille. Elle lui parle sans détour. Ses premières paroles : « *vas-tu persister dans ton intégrité ?* » reprennent la déclaration du Seigneur en 2,3b. Elle aussi constate que Job, malgré ses terribles malheurs, tient ferme dans son attitude de fidélité et de respect envers Dieu. Mais elle considère comme insupportable la souffrance excessive subie par son pieux époux ; et elle en vient à penser qu'il vaudrait mieux l'abréger. Job n'a plus qu'à se tourner vers la mort, qui ne manquera pas de survenir s'il maudit Dieu ; d'où son exhortation : « *maudis Dieu, et meurs !* »

Cette injonction désespérée est due à un sentiment de compassion et d'humanité. Le drame c'est que, sans s'en rendre compte, la femme de Job va dans le sens des insinuations de l'Accusateur (2,5b). Par l'intervention de sa femme, la seule présence qui aurait pu alors être consolante, Job est confronté à la tentation de tout abandonner : sa fidélité à Dieu et sa vie.

Mais Job résiste. Il reprend sa femme : « *Tu parles comme une folle !* » (v.10). On a ici le féminin du terme *nabal*, qui désigne l'insensé, celui qui ne tient aucun compte des enseignements de la sagesse et en vient même à rejeter Dieu (voir Ps 14,1).

Puis Job exprime à nouveau sa fidélité à Dieu, dans le style de la sagesse (formulation en *nous*, antithèse bonheur/malheur, qui rappelle celle de 1,21 : donner/reprendre). L'accent est mis sur l'acceptation. Si Dieu accorde le bonheur, il s'agit d'accepter aussi le malheur comme venant de lui, sans se départir d'une attitude de confiance et de respect. Il n'est pas dit ici



explicitement que Job bénit le nom du Seigneur, comme en 1,21b. Le narrateur conclut sobrement en affirmant que Job « *ne pécha point par ses lèvres* » (v.10), c'est-à-dire ne prononça ni récrimination ni malédiction contre le Seigneur. Le lecteur comprend ici que les manoeuvres de l'Adversaire pour discréditer Job auprès du Seigneur, qui avait fait son éloge, ont été mises en échec. Dès lors, il disparaît de la scène et il ne sera plus fait mention de lui dans la suite du livre de Job. Sa controverse avec le Seigneur a trouvé son dénouement.

### **6) 2,11-13 : Arrivée des amis de Job, atterrés par son malheur.**

La situation de Job par contre ne connaît aucun dénouement dans l'immédiat. Dans la logique du récit, on aurait pu s'attendre à la levée de ses épreuves et à son retour à la santé et à sa situation aisée. Mais il n'en est rien ; la délivrance de Job n'interviendra qu'à la fin du livre, où l'on retrouvera la narration en prose (voir Jb 42,7-17 et notre 7<sup>ème</sup> étude). Le récit des chapitres 1 et 2 se termine par la mention de l'arrivée des trois amis de Job, qui le trouvent méconnaissable et toujours accablé de souffrance. Ce qui soulève la question : si Job est resté intègre et que l'épreuve se poursuit, comment interpréter sa situation incompréhensible ? Ce sera justement le sujet des longs discours en poésie qui vont se développer dans les chapitres suivants.

La présentation des trois amis de Job souligne la dimension universaliste du récit. Elifaz vient de Témaï, une ville édomite renommée pour sa sagesse (voir Jr 49,7). Les origines des deux autres amis sont plus difficiles à préciser, mais elles sont situées aussi en dehors d'Israël, en Mésopotamie et en Arabie. Les amis accomplissent les rites associés généralement au deuil : manteau déchiré, poussière jetée sur la tête. C'est dire qu'ils jugent la situation de Job désespérée.

Ils restent près de lui sept jours et sept nuits, sans mot dire. Attitude remarquable de compassion et de respect. La durée symbolique de cette présence en silence souligne la profondeur de la souffrance et l'embarras de ceux qui la côtoient sans pouvoir la soulager. Elle crée une tension, qui va conduire à la prise de parole libératrice de Job (voir le ch. 3 et notre prochaine étude), laquelle déclenchera à son tour les réactions indignées de ses amis qui le jugent coupable d'avoir offensé Dieu.

### 3. Pour aller plus loin

#### A. Image de Dieu : un Dieu aux prises avec la tentation

Le livre de Job présente l'image d'un Dieu souverain et maître de tous les événements qui surviennent, bons ou mauvais (Jb 1,21 ; 2,10). Dans les scènes de la cour céleste, l'auteur du récit en prose présente la situation de façon plus nuancée, avec l'Accusateur qui entre en scène et se permet de mettre en question la fidélité de Job et de lancer un défi au Seigneur. Lorsque l'Accusateur met en doute la sincérité et le désintéressement de la fidélité de Job : « *Est-ce pour rien que Job craint Dieu ?* », le Seigneur se montre très sensible à cette remise en question qui contredit ses propres paroles qui ont fait l'éloge de son serviteur (1,8 ; 2,3). Il est ébranlé au point d'accepter le « pari » de l'Accusateur : « *touche à tout ce qu'il possède* », puis « *touche à ses os et à sa chair. Je parie qu'il te maudira en face !* » (1,11, 2,5). Et il autorise son contradicteur à accabler Job de malheurs pour le mettre à l'épreuve et vérifier si sa fidélité est liée à sa situation matérielle et sociale à nulle autre pareille (1,12 : 2,6). Il reconnaît ensuite s'être laissé influencer, et on pourrait même dire tenter (voir sa déclaration au v. 2,6 : « *c'est bien en vain que tu m'as incité à l'engloutir* »).

Si l'on considère, avec certains commentateurs, que l'intervention de l'Accusateur a été ajoutée plus tard au récit, et que Dieu est seul en cause à l'origine, alors on en vient à penser que Dieu est aux prises avec ses propres doutes quant à la sincérité de Job et qu'il cède à la tentation de l'éprouver pour vérifier. La problématique de son image de Dieu qui met à l'épreuve parce qu'il est tenté reste la même.

La dureté de cette attitude est renforcée par le fait que Dieu ne communique pas avec son serviteur Job et le laisse dans l'ignorance de ce qui se trame. Dans le récit en prose, Job est bien seul face à la tragédie qui l'accable et aux paroles désespérées de sa femme qui l'incite à maudire Dieu et à en finir.

Rappelons ici que le prologue du livre de Job développe une fiction narrative dans le but d'introduire le lecteur dans un débat théologique sur la sagesse et sa théorie de la rétribution, débat que la suite du livre va développer.

Ce prologue nous présente Dieu comme celui qui en vient à soumettre son fidèle serviteur à de terribles épreuves...jusqu'à quelles limites? La question demeure pour nous. Nous avons de la peine à recevoir une telle image de Dieu

aujourd'hui, alors que nous mettons l'accent sur sa bonté et son amour envers ses créatures ; alors que nous le croyons avant tout protecteur et sauveur.

Pour le moment, nous avons peut-être ce premier constat à faire : le caractère surprenant, pas totalement compréhensible de Dieu, qui reste irréductible à toute systématisation, à toute saisie rationnelle.

### **B. Image du croyant : Job, héros ou victime de la foi ?**

Job est présenté dans le récit en prose comme le croyant modèle, qui accepte tout de son Dieu, le malheur comme le bonheur, sans cesser de bénir son nom. Il fait preuve d'une endurance remarquable. C'est l'image retenue dans le Nouveau Testament, dans l'épître de Jacques (Jc 5,11). Cela pose la question du sens de cette souffrance assumée sans broncher.

Le lecteur du récit, qui accède aux deux niveaux de ce drame, comprend que la fidélité inébranlable de Job a permis de mettre en échec les insinuations de l'Accusateur et, du même coup, de donner raison au Seigneur qui a vanté la fidélité de son *serviteur* (Jb 1,8 ; 2,7; 42,7b). Job a donné un beau témoignage d'une foi sincère et désintéressée.

Cependant nous ne pouvons pas faire abstraction du fait que Job, dans son vécu, à son niveau terrestre isolé de toute communication avec le divin, ne sait rien de cette controverse entre Dieu et l'Accusateur. Il est seulement un homme accablé de malheurs sans raison apparente, confronté durement au caractère choquant et arbitraire de la souffrance. Mais il ne se révolte pas. Face à Dieu, il n'émet aucune prétention, aucune récrimination du genre : « j'avais droit, par ma fidélité, à rester à l'abri des épreuves ». Il faut aussi relever qu'il ne prononce aucun aveu de culpabilité, qui expliquerait ses malheurs comme une punition divine pour ses péchés (cela, ce sera le discours de ses amis).

Il en reste à l'acceptation de tout ce qui survient comme voulu par Dieu et persévère dans son attitude positive envers lui, en bénissant son nom. Il n'exprime aucun *pourquoi* ? Son attitude se démarque de celle de Jésus sur la croix, qui crie : « *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* (Marc 15,34).

A partir de ce constat, il y a deux façons de comprendre l'attitude de Job :

- 1) On peut y voir un repli rigide sur un principe de soumission totale à ce qu'il comprend être la volonté de Dieu. Une attitude inhumaine qui refoule tout

ressenti et représente un exemple caractéristique d'aliénation religieuse où l'individu est totalement écrasé.

- 2) On peut aussi percevoir l'attitude de Job de façon moins caricaturale, comme celle d'un croyant qui résiste au désespoir ; qui pressent que sa relation à Dieu est sa seule force, sa seule richesse véritable, sa seule raison de vivre, à laquelle il se cramponne coûte que coûte.

Il n'est pas possible de trancher sur la base du seul récit en prose du livre de Job. Il va falloir prendre en compte ce que décrivent les dialogues présentés dans les chapitres en poésie.

### **C. Les « pourquoi ? » qui demeurent**

Pour nous qui lisons l'histoire de Job aujourd'hui, une différence de contexte apparaît : nous n'adhérons plus à la vision que tout vient de Dieu, le bonheur comme le malheur. L'espace est plus ouvert. Des catastrophes, des maladies, des pandémies, des deuils et d'autres épreuves cruelles surviennent sans que nous en cherchions la cause en Dieu.

Mais la confrontation demeure avec les « pourquoi ? » Pourquoi est-ce que ce malheur m'arrive à moi ? Pourquoi la prière n'a-t-elle pas apporté la guérison attendue ou la réparation d'une injustice ? Pourquoi la foi est-elle confrontée à l'indifférence, à l'incompréhension ou à l'hostilité de l'entourage ?

Dans ces situations, les paroles de la femme de Job sont d'une incontournable actualité. Avec elle, il nous arrive de nous demander : la foi a-t-elle encore un sens pour celui qui est accablé par l'épreuve ? Ne vaut-il pas mieux tout abandonner, se laisser aller au désespoir et rejeter Dieu ?

Dans ce désarroi, le rappel de la foi résistante, « résiliente » de Job, qui ne se laisse pas éteindre par les épreuves et les avis désespérés, peut nous être utile pour éviter de tout abandonner et de céder au néant. Et pour nous mettre à la recherche d'un nouvel espoir.

### **Questions :**

- Liberté de Dieu, liberté humaine. Lorsqu'on souligne, comme Job, la liberté d'action de Dieu, qui décide souverainement du bonheur et du malheur, qu'en est-il de la liberté de l'être humain ? En subsiste-t-il quelque chose ?
- Des situations de vie aujourd'hui analogues à celles de Job ?

### **Bibliographie**

- TERRIEN, Samuel, Job, CAT XIII, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963  
LEVÊQUE, Jean, Job, le livre et le message, Cahiers Evangile 53, Paris, Cerf, 1985  
RÖMER, Thomas, Dieu obscur, Genève, Labor et Fides, 1996, p. 101-114